The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

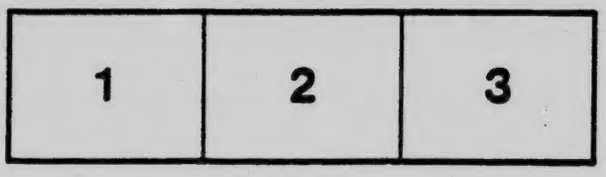
Bibliothèque nationale du Québec

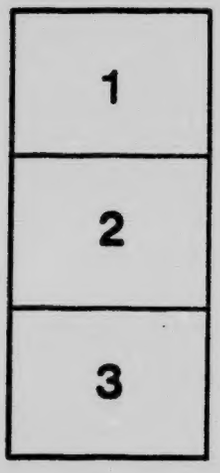
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

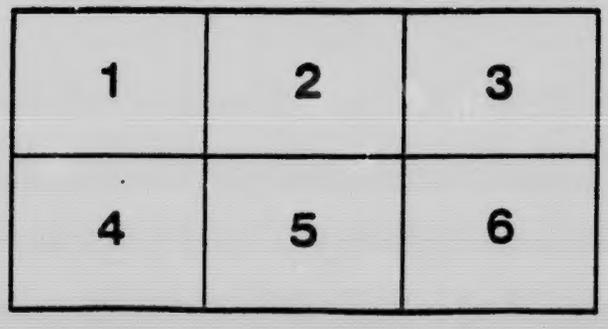
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







PAUL DENYS

MES LOISIRS

Recueil d'Articles, de Lettres

SUR

Ce que j'ai vu,
Ce que j'ai lu,
Ce que j'ai cru.

Pectus est quod disertum facit.
QUINTILIEN.

Imprimé par la
CIE D'IMPRIMERIE A. P. PIGEON Limitée, 105-109 rue Ontario Est.
MONTREAL

1918

PAUL DENYS

MES LOISIRS

Recueil d'Articles, de Lettres

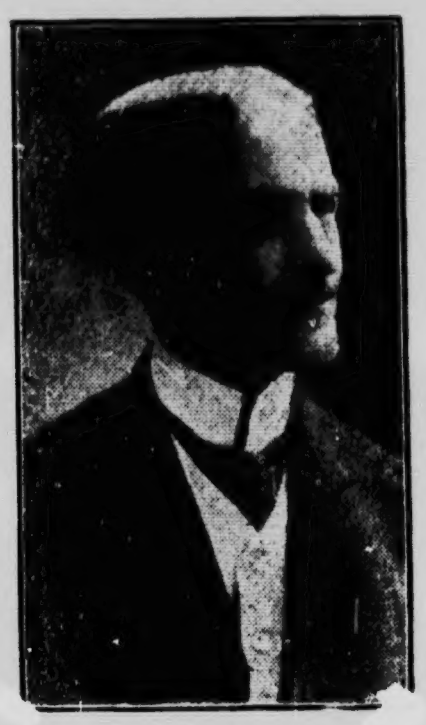
SUR

Ce que j'ai vu,
Ce que j'ai lu,
Ce que j'ai cru.

Pectus est quod disertum facit.
QUINTILIEN.

Imprimé par la
CIE D'IMPRIMERIE A. P. PIGEON Limitée, 105-109 rue Ontario Est.
MONTREAL

1918



PAUL DENYS

PN
4913
D37A16
1918

B. Q. R.
NO. 4207

PREFACE

Ma passion mignonne à moi, c'est d'exprimer librement ma pensée. Tantôt plaisante, tantôt grave, je m'efforce de la traduire, sinon avec grâce, du moins avec fidélité. Les sujets, du reste, ne m'ont pas manqué. Novice, toutefois, dans l'art de bien dire, j'ai vu plus d'un produit de ma plume mourir avant même que d'avoir vécu. Je n'en fus pas trop contrarié, me rappelant ce conseil d'un sage, que dans l'étude, il faut avant tout être constant, que le succès souvent vient à l'improviste.

Ainsi donc,

Va, petit volume,
Edité sans hauteur;
Va, essaie de plaire
A l'ami, le lecteur.

P. D.

54183

PAUL DENYS

MES LOISIRS

LE TRAVAIL.

Depuis que Titus a été surnommé "les délices du genre humain" — et ce n'est pas d'hier — je me demandais ce qu'il avait pu faire pour mériter ce titre gracieux, et l'histoire de répondre "il était bon"; rien que ça! Et je me suis dit, si j'essayais!... Le récit ajoute que l'empereur philosophe travaillait soigneusement à secourir son peuple; qu'une journée perdue le rendait très malheureux. Quelle leçon pour nous tous! Aussi bien, après cette lecture moralisatrice, le temps accordé à mes petits entretiens m'a paru moins rempli que jamais. Me tromperais-je? Pour être franc, je déclare que depuis l'accueil si bienveillant qu'on me fait au "Courrier", je suis devenu très vain. Discourir sans lasser devant la plus belle partie du genre humain, en voilà plus qu'il ne faut pour causer un légitime orgueil. C'est avouer que je dénombre aujourd'hui mes modestes essais de plume aussi fièrement qu'autrefois Carthage ses habitants. L'immortel auteur d'Atala veut que la renommée soit fille de Satan; si oui, il est lui-même bien coupable, n'ayant hanté que les sommets. Mais passons.

Une dure loi ordonne que le cours de la vie soit mêlé de travaux. Même quand on a de jolies sommes à son acquis, se rendre

utile à quelque chose, c'est se conformer au précepte divin. Tout apprendre, tout voir, tout entendre n'est pas l'idéal. Le plus grand bonheur ici-bas, c'est de faire du bien à ses semblables. Oh! combien j'admire ces jeunes travailleuses faites de courage, d'énergie, d'inlassable dévouement. Elles ont peut-être une mère à secourir, de petites soeurs à protéger. On les voit dès l'heure matinale se porter vives, vaillantes à la tâche quotidienne afin qu'il y ait du pain sous le toit humble mais béni qui les abrite. Combien pitoyables, à côté, nous paraissent ces jeunes freluquets, ridiculement bichonnés, qui courent la prétentaine, ces gars cuirassés d'impudence promenant partout leur bruyante effronterie. Ils nous rappellent ces torrents tapageurs qui, ne sachant que faire de leurs eaux, vont s'éclabousser aux rocs des falaises.

Le travail imposé d'abord comme châtiment, devient un bienfait à qui y songe. Il empêche le mal et facilite le bien. Mais plus on sait, plus on peut être utile, c'est-à-dire si on reste dans le vrai. Si on s'emballe en ouvrant la porte à toutes les innovations, adieu Suzon! Laissez-moi vous dire sans artifice, il n'y a rien comme le petit catéchisme de Québec pour faire passer la barque sauve à travers les écueils. Quand on est trop grand, trop savant pour se rappeler les actes de Foi, d'Espérance et de Charité, "ta, ta", l'honneur, la droiture et tout ce qui s'en suit.

Je lisais hier, que sous la peau des nègres de Guinée circulent d'innombrables "filaires" qui leur causent toutes sortes d'ennuis. Le mot "filaires" m'a terrassé. Quand je ne comprends pas, j'ouvre Larousse, Pythagore ou mon petit catéchisme selon le cas. "Parasites de diverses vertèbres", m'explique Larousse, lesquels séjournent surtout sous l'épiderme des noirs les faisant se démener comme des pantins. Très bien. Il y a des "filaires" parmi les blancs; ils s'introduisent dans tous les corps assoiffés de domination, de dictature, de soi-disant progrès qui mène à tout, excepté où il faudrait aller.

Et je termine ce récit un peu diffus, manquant d'élégance peut-être, mais non d'à-propos. Au demeurant, tout s'embellit, s'illumine quand on parle à une élite.

PAUL DENYS.

CORRESPONDANCE.

M. le rédacteur,

N'est-il pas vrai que chacun a sa manie? L'un, c'est la politique; s'il possède assez de deniers pour entreprendre une campagne électorale, il ira en chambre servir la patrie. Grit, il débitera, non sans efforts, le jour de la nomination un pâthos mal dicté qu'il a commis soigneusement à sa mémoire, dans lequel entre comme ingrédient le scandale du chemin de fer projeté du Pacifique et quelques autres mets plus ou moins succulents que nous a servis la dernière administration. Tory, il s'efforce à démontrer que son adversaire, estimable sous d'autres rapports, se blouse en politique; il l'invitera à une revue minutieuse des actes du gouvernement actuel, lui promettant la découverte de mesures repréhensibles et dommageables au pays dont les intérêts lui sont si chers. En feuilletant les quelques pages de la jeune administration McKenzie-Cauchon, il y trouvera plus de méfaits que dans le régime Cartier-McDonald — noms qui entraînent avec eux l'idée de l'avancement de notre jeune Canada; — et sans être entré avant dans son discours, il rappellera la comédie de l'achat indu par l'Hon. Premier des lisses en fer, qui ne doivent servir qu'au siècle prochain.

L'autre, un caractère à part, s'adonne à l'astronomie, étudie le cours des astres, explique le système planétaire, nous prédit une éclipse partielle du soleil ou annonce la découverte d'une nouvelle planète au milieu des innombrables globes que la main du suprême Architecte a suspendus à la voûte des cieux.

Un troisième s'applique à l'étude des arts; il est né artiste; il le sent, et, en peinture comme en rythme, il rivalise, si c'est possible, avec les Raphaël et les Liszt.

Un quatrième ambitionne non la gloire éphémère d'un grand nom mais le titre plus enviable de serviteur de Dieu, et se rappelant la récompense promise par le Seigneur à celui qui aura tout quitté pour le suivre, se dévoue soit à la prédication, soit au service des infirmes.

Un cinquième aura entendu dire que la culture des champs est plus douce que celle des lettres, et il suivra la charrue toute

sa vie. C'est dans le sillon qu'il versera le plus de sueurs, mais c'est aussi là qu'il va récolter le plus de paix et de bonheur.

Un sixième se croit un érudit, un sage, un Caton, un quelqu'un d'appelé à écrire de "gros" livres. S'il est imbu de principes sains et solides, ses écrits ne seront pas des fruits défendus; si ses effusions prêchent une doctrine dangereuse, quelque riantes qu'elles soient sous le rapport du style, elles feront inscrire le nom de leur auteur sur la page déshonorante de l'opprobre publique.

Quant à celui qui écrit ces lignes, il n'a rien au moral ou au physique qu'un autre ne puisse se flatter de posséder, excepté le mauvais penchant de vouloir parfois écrire dans les journaux. Croyant avoir le goût du beau, combien de fois il s'est extasié si, se trouvant sur le bord de notre majestueux St-Laurent il vit passer ces magnifiques steamers qui sont autant de palais flottants, fendant l'onde, et chargés de produits agricoles et manufacturiers.

S'il s'assied au pied d'un jeune saule hospitalier dont les rameaux qu'un frais zéphir agite, lui servent d'abri contre les rayons cuisants de Phébus, s'il repose sur la verte pelouse au milieu de laquelle serpente un ruisseau de crystal où se mirent le brin d'herbe et la fleur amante de l'onde, s'il entend le gosier sonore du rossignol, ou assiste au concert des musiciens de nos forêts, il aime à faire connaître ces lieux bénis où la nature, ravissante de beauté parle hautement à la louange du Créateur, et engage la créature à rendre hommage à son Auteur.

Si, comme celui qui dicte ces lignes, vous voulez humer l'air embaumé de la campagne, vous dérober pour quelques heures au bruit et à la chaleur de la ville, vous abreuver à une source d'eau limpide, entendre les chansons des oiseaux et les cantiques de l'insecte, enfin passer un temps charmant à lire le créateur dans la créature, rendez-vous au lieu communément appelé "Bout de l'Ile" et si vos espérances sont déçues, mon nom n'est pas

PAULUS.

A LA CAMPAGNE.

Quand les brises du soir
Caressent nos campagnes,
Au penchant des montagnes
Qu'il est doux de s'asseoir.

Avez-vous jamais goûté, M. le Rédacteur, aux joies douces d'un séjour sur quelque bord enchanteur d'un des lacs ombreux qui dorment au sein de nos montagnes et dont les contours sinueux se perdent dans la verdure de sapins trois fois séculaires? Bien que mon printemps ait déjà pris ses ailes, je suis jeune d'expériences du genre de celles dont je veux un instant entretenir vos nombreux et aimables lecteurs. C'est un tribut que je dois à cette grande nature qui nous ravit, mes compagnons et moi, conviant l'âme à l'admiration, à la reconnaissance.

En effet, pendant que de grands pins bercent leurs rameaux somptueux au-dessus de nos têtes, comme pour nous accueillir et nous prêter leurs parfums, une brise légère agite mollement les eaux du lac et nous en apporte les arômes et la fraicheur. C'est dans cet éloignement de tout contact humain, sous le coup du charme le plus complet, que mon crayon, quelqu'impuissant qu'il soit, se sent entraîné à l'expression des sentiments divers qui nous animent. Nous sommes trois. Mais d'un élan commun nous voulons, bien qu'humblement, redire à Dieu en qui nous vivons combien sont précieux les moments qu'il nous accorde et combien ses oeuvres nous inspirent de respect et d'amour!

Pendant que nos pensées vont ainsi au courant de mille impressions, j'entends les brindilles résineuses pétiller sous le feu de l'âtre improvisé où deux truites géantes mijottent dans la graisse et d'où s'échappent des fumets pleins du plus heureux augure. Bien que novice au métier de nemrod, cinq écureuils tout dodus n'en sont pas moins venus gonfler notre marmite, à côté de laquelle chante une cafetière toute neuve et dont le couvercle s'entrouvre sous les délicieuses vapeurs du plus pur moka. Nous attendons, non sans quelqu'impatience, que la voix de notre tourne-broche nous convie au festin.

C'est sans doute imbus du principe que dans la vie "we must

give and take", qu'une caravane de maringouins, grands et superbes, et à l'outillage le plus complet comme le plus moderne, est venue à l'heure du crépuscule nous offrir ses souhaits et ses services.

Pleins d'égards pour mes compagnons — comme toujours du reste, et aussi comme chef reconnu du trio, tant par ma chasse féconde que par mille autres prouesses — je n'empressai de faire savoir à mes visiteurs par trop expansifs qu'en dirigeant leurs attentions d'un autre côté ils ne blesseraient en rien mes susceptibilités.

Ils durent opérer au milieu de bien des dangers, si j'en juge par les mornifles furibondes qui plurent à l'autre bout du chantier.

Le combat était acharné, mais je ne crus pas devoir intervenir. Bientôt nous appelâmes Vulcain à notre secours et, ayant mis le feu à quelques fagots, nous pûmes fumer le calumet de la paix. Le ciel, à cette heure, suspendit ses lampes d'or à ses voûtes antiques et, quelque temps s'étant écoulé, nous laissâmes notre modeste brasier s'éteindre. A la tombée de la nuit, au milieu de ce silence profond troublé à de courts intervalles par les cris hideux du hibou, des pensées plus sombres s'emparèrent de nous. Les étoiles se réfléchissent dans le cristal limpide du lac pendant que les cîmes arrondies des montagnes détachent leurs formes géantes dans le fond des eaux.

Oh! c'est alors que nous sentons combien est puissant le Dieu qui a fait ces choses et combien l'homme malgré ses attributs divers, est petit, faible et dépendant! Nous entrons au chantier auquel des mousses abondantes servent de fresques. La porte est à l'ordre primitif. Une énorme cheville en défend l'entrée aux vulgaires carnivores. C'est le temple des lions, c'est le nôtre. A l'intérieur une ficelle assez mince nous sert de verrou. Nous étions tous des Hercule, des Achille, au gîte paternel. Ici, dans cette sombre retraite, le plus léger bruissement des feuilles nous fait jurer à une invasion. On passe par bien des fluctuations que toutefois il ne faut pas trahir.

La conversation roule sur les aventures du genre les plus récentes, sur les rapports plus ou moins intimes qui peuvent parfois exister entre l'ours et l'homme. Le plus jeune du parti hasarde l'opinion qu'il serait inconvenant de la part d'un fauve d'attaquer des gens aux moeurs si pacifiques, mais qu'au besoin on

saurait se défendre. Ici le courage renait et on éteint la bougie.

. . . . . .

Oh! qu'il est beau le réveil de la nature avec sa rosée, ses oiseaux, son soleil, ses parfums! A genoux, chrétiens, devant ce Dieu, grand, bon, éternel... Adore, ô homme, et tais-toi...

Nous retournons à nos foyers ce soir même, le teint un peu rubéfié, mais les poumons frais et le coeur content. Nous lançons nos dernières cartouches à tous les échos. Notre gibecière nous n'en parlons pas tant est grand encore notre respect de la vérité. Une cruche pleine d'années et de candeur, et qui bien des fois a répondu au mot fameux (légèrement varié pour la circonstance) de "Tisane, ouvre-toi", nous fait cortège. Tout notre saint-frusquin est en règle: un doux émoi de plus... Adieu bois, monts, rochers, lac,

Adieu fricots, cousins, plaisir,
Adieu, adieu, il faut partir.

P. D.

Lac de la Rivière, 30 juillet 1892.

P. S. — Je ne puis livrer cette page à l'immortalité sans vous faire part de l'idylle suivante, qui peint les doux regrets du départ. C'est Ovide qui tient la plume:

Que ce séjour plaît à mon âme,
Amis chers et dévoués,
Je vous le dis avec flamme,
Car nos coeurs y sont liés.
Retraite du bonheur
Je te dis adieu.
Tu fis palpiter mon coeur,
Accepte tous mes voeux.

P. D.

L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE CHICAGO.

Romains, et vous Sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister.

Ce ne sera pas une mince affaire pour les dieux, mais ils ne sauraient accorder de faveurs plus touchantes. En effet, il y a des minutes que je me torture l'esprit et que je fais boire ma plume aux fins d'enfourner convenablement, et la tâche est bien ingrate comme vous voyez. Néanmoins me voilà parti et je ne ferai pas comme la femme de Loth... "Fabricando fit Faber". Donc, en avant l'enclume... v'lan!... Du reste, on a bien critiqué Corneille; il ne faudrait pas alors être trop chatouilleux. C'est une aubaine que vous nous offrez en nous facilitant l'étude de la composition, et moi, pour un, j'en veux profiter.

On peut, sans être sorti de la cuisse de Jupiter, tenter un effort, et pendant qu'Achille est sous sa tente, pourquoi Patrocle ne combattrait-il pas? L'honneur de posséder la langue de Racine vaut bien le travail qu'il coûte. Si je la maniais comme je l'admire, vous auriez vite une page fameuse sur le grand congrès de Chicago. Imparfaitement, je puis vous dire qu'on se rendra en grand nombre à l'Exposition Internationale si le terrible fléau qui nous menaçait l'an dernier est définitivement conjuré, car un double motif nous y invite. D'abord apporter notre tribut à la gloire du grand chrétien à qui nous devons la découverte de ce vaste continent; ensuite assister à une de ces fêtes où l'art et l'industrie, la science et le progrès, le génie et l'invention, la fortune et le travail se donnent la main pour éclipser, si possible, tout ce qui a été fait dans ce sens par le passé. D'après ce qu'en disent les journaux, nous pouvons nous attendre à quelque chose de grandiose, de gigantesque, d'éclatant. Nos voisins, du reste, ont le nom de ne rien faire à moitié et si l'on en croit la rumeur, on aurait tenté d'escompter la palais du Trocadéro, la tour Eiffel et tout ce qu'il y avait de hardi, de beau, de riche, de frappant dans la Ville-Lumière à sa dernière Exposition. Il manquera bien Paris à nos voisins, mais on fera tout pour se rattraper sous d'autres rapports. Attendons-nous à de magnifiques jouissances. On

parle d'une visite de trois grandes musiques venant de Paris, de Londres et de Berlin. Ce ne sera pas ce qu'il y aura de plus mal, mon "ipse dixit". Et que d'antiques reliques, de chefs-d'oeuvre de l'art, d'objets de luxe, de curiosité, de goût, de fantaisie, s'étaleront à nos regards; que d'inventions merveilleuses, de créations ravissantes, de choses sans nombre pour nourrir l'esprit et le coeur, réjouir tous nos sens! Qui n'aimera à jeter un coup d'oeil sur la caravelle "Santa-Maria", l'un des trois vaisseaux dont se composait, nous le savons, la flottille de l'intrépide "découvreur" de l'Amérique? Les forêts et les mines, les eaux et le sol y compteront leurs produits. Le ver à soie de Californie, le morse de l'Océan glacial, la pomme de terre des Bermudes, le pin du Canada, l'hyène du Bengale y ont leurs places toutes trouvées. Krupp y aura son canon, Gatling son fusil et Philadelphie sa fameuse "cloche de la liberté". Le Vermont y enverra ses marbres, l'Australie ses caoutchoucs, la Jamaïque sa salsepareille et ses rhums, la Nouvelle-Zélande ses oiseaux sans ailes et la Chine son poisson d'argent. Le Vatican y sera représenté, car le Grand Pape aime le progrès. On y coudoiera des princes du sang, des nobles des plus illustres maisons, des Caucasiens et des Circassiens, des Mongols, des Turcs, des Slaves, des Bulgares, des Serbes et des Tchèques. Nous y parlerons français: c'est tout juste. Perrot, un gaulois, fut le premier à visiter l'endroit où est maintenant assise la ville-reine de l'ouest (1671). Jean-Baptiste Beaubien, un Canadien, y plantait sa tente vers 1826. Marquette, Joliette, DeLassale, tous des nôtres, ont les premiers exploré ces régions qu'ils ouvrirent à la civilisation. Autant de titres à ce qu'on nous écoute. Mais il y a plus: Chicago, la ville cosmopolite par excellence, compte 13,000 Français. Disons qu'il y a une trentaine d'autres nationalités largement représentées; d'un autre côté nous savons que tous les Anglais instruits ont appris le français et le parlent à l'occasion. Il y a, en outre, des Egyptiens, des Turcs, des Chinois qui manient notre langue très couramment.

Nous visiterons donc la grande métropole de l'Ouest pendant les fêtes du centenaire. Grand port de lac, Chicago est d'accès facile par eau aussi bien que par terre. L'hospitalité y sera franche. Ses 1,400 hôtels, dont quelques-uns d'une énorme capacité, accommoderont tous les étrangers. Du reste, s'ils étaient insuffisants, d'énormes bâtisses capables d'héberger des milliers de personnes sont, dit-on, en voie de construction à la seule fin de

loger les foules que l'on attend. Sans doute il ne faudra pas partir sans une bourse assez ronde, mais les joies vives comme les avantages réels qui découleront de cette visite feront plus que nous dédommager de nos sacrifices. "All aboard!"

J'ai tout dit, tout, Seigneur, cela doit vous suffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

P. D.

—————: o: —————

TRIBUNE LIBRE.

Kingston, 29 août 1910.

M. le rédacteur,

Je voyais sur la "Presse" du 27, un tout petit brin d'article dû à la plume d'un penseur, rappelant au souvenir, Chapleau, le grand tribun qui fut la gloire de ses compatriotes. A lui comme à Cartier, Mercier, Crémazie, Fréchette la nation canadienne doit un tribut de reconnaissance. C'est en célébrant nos grands hommes que la nouvelle génération apprendra à travailler, lutter et vaincre. Mais, si cela est vrai dans la politique, la poésie, l'éloquence, ne le serait-il pas aussi dans l'art non moins précieux du chant, de la musique? Nul peuple au monde semble mieux doué que nous sous ce rapport; nos artistes, partout où ils figurent, ne soulèvent que des bravos enthousiastes. A peine se passe-t-il un jour sans qu'une étoile nouvelle n'apparaisse au firmament de l'art canadien. Dans cet ordre d'idées, me serait-il permis de rappeler celui qui, entre tous, a conquis une place si grande, si chaude, si mérité chez les nôtres, l'auteur disparu de cet hymne simple, suave qui, aujourd'hui, de Vancouver à Halifax, fait vibrer toutes les poitrines—Calixa Lavallée, l'immortel compositeur de "O Canada", le plus doux chant national qui soit! Ses accents sont à l'oreille ce que le drapeau est aux yeux.

Respectueusement à vous,

PAUL DENYS.

LE PRINTEMPS!

Ah! Seigneur, encore une torture! Eh bien, oui. Les poètes, eux, disent ça si délicieusement, la moindre petite rime et l'ivresse est consommée! Mais à un pauvre barbouilleur, il faut des coudées franches. Sérieusement, l'a-t-on assez chanté, prosé, préconisé ce doux matin de l'an; croyez-m'en, si je l'aborde aujourd'hui, ce sera avec réserve, éloignant sans merci les clichés.

Un jour un galant disait à son adorée: "Si tu veux que je ferme ma bouche, ferme tes yeux". Le doux réveil de la nature, on cessera de le célébrer quand il cessera de nous plaire; mais cessera-t-il? "That's the question". Ses oiseaux, ses fleurs, ses ruisseaux, ses parfums grisent les sens, les enivrent et l'on succombe sans le vouloir sous l'empire de leurs charmes, de leurs caresses. Le petit pinson qui entonne son cantique joyeux, la rose qui éclate belle et fraîche comme l'aurore, le ruisseau argenté qui lentement se promène à travers la plaine et lui murmure de tendres propos, toutes ces choses divines sont là sans doute placées par une main souveraine afin que l'homme oublie un peu du vieil et rude hiver les frimas et les rigueurs. Il ne faut donc pas trop s'étonner si toujours, à pareille époque, les gens au plus exquis savoir modulent leurs ariettes, leurs odes, leurs plus ravissants refrains.

Les gens à sornettes, dont je ne suis peut-être point le moins illustre représentant, y vont a[illegible] de leurs petites fantaisies. Chacun donne ce qu'il a. On connaît sans doute l'histoire de cette chanteuse qui ne pouvait entendre sa voix sans que les larmes lui vinsent aux paupières et qui, éplorée, alla quérir l'avis du médecin. Oh! s'écria l'homme de l'art, mettez-vous du coton dans les oreilles. Si donc un banqueroutier quelconque de la plume vient vous ennuyer en croyant faire vos délices, le remède est en vos mignonnes mains: tournez-lui le dos, fermez sur lui vos rayonnantes prunelles, vous l'aurez assez puni; et s'il l'apprend et qu'il ait du coeur, il en voudra éternellement au jour qui l'a vu naître. En attendant pour moi-même le redoutable verdict, je dirais ô vous surtout, douces amies dont le royaume est la tendresse, épargnez votre serviteur. Titus vous aime! Sur le plumitif disgracieux, jetez un regard compatissant. Vous pouvez

tout, ô femmes, vous le savez bien. Sauvez-moi ou je brise pour jamais l'outil fatal qui m'aura valu de votre part la moindre petite moue. Vous souriez! C'est mon soleil d'Austerlitz et j'en profite pour reprendre mon aplomb et terminer ma petite causerie conçue, bien sûr, dans le but de vous être agréable. Mais, trêve de badinage.

Et maintenant si le riant mois de mai est le rêve du renouveau, l'avenir est bien celui du jeune âge. C'est l'heure où s'épanouissent ses facultés. L'adolescent a donc une tâche à remplir. A côté des prés fleuris, des amusements, il y a le champ si vaste, si fertile du savoir humain. Qu'il travaille ferme, qu'il cultive son esprit, sa mémoire, son coeur, s'il veut un jour prendre une place honorable parmi ses frères. Il se rappellera que la bonne conduite ne nuit en rien au talent; que l'homme, fût-il un génie, n'est jamais si grand qu'à genoux. En tout, faisons oeuvre saine. Il faut du délassement à l'esprit, oui; mais sachons que la vie est une épreuve et non une éternelle étourderie. L'adolescence ne dure pas toujours; pour les garçons, elle est de onze à vingt ans; pour les filles, ça finit deux ans plus vite. Que voulez-vous, ici-bas c'est toujours comme ça, plus c'est beau, plus c'est court!

PAUL DENYS.

———————: o: ———————

L'AMITIE.

L'amitié, si tant est qu'il faille la définir sans songer à Cicéron, Bossuet, Montalembert ou Brunetière, c'est l'union dans l'esprit et le coeur, c'est s'oublier pour autrui; c'est le printemps enveloppant la fleur de son chaud baiser: l'espérance à l'heure des larmes, l'aurore illuminant le triste sentier de la vie, le souvenir qui, dans l'absence, veille au seuil de l'âme et la soutient. C'est le Sauveur s'entretenant doucement avec les pèlerins d'Emmaüs; c'est Jonathas souriant à David et lui conférant sa brave épée; c'est Ruth qui, à Noémi, jure de ne la quitter jamais; c'est le jeune Troyen sauvant la vie à son bien-aimé Euryale. Pour le particulier, l'amitié est une force, pour la nation une splendeur! L'affection, sans calcul comme sans déclin, c'est la fille ainée du ciel. Que dis-je! aimer, c'est toute la loi, toute la philosophie, toute la vérité, toute la gloire!... c'est Dieu!

COMMUNICATION.

Monsieur le Directeur,

Je me suis fait glaneur et je viens vous offrir ma gerbe. Je n'ai pas, c'est vrai, Apollon pour me souffler le charme, mais la bienveillance du lecteur suppléera, je l'espère, à ce qui pourrait manquer à ce modeste effort. Quand une oeuvre s'opère sous l'influence du sentiment religieux le ciel ne sait manquer de lui sourire. Aussi pouvons-nous dire que le concert sacré organisé dans la coquette petite paroisse de Ste-Julienne, au profit de l'église, a eu un de ces résultats qui découlent de la concorde et du dévouement chrétien. Il y avait tout pour assurer le succès: un curé zélé, un temple élégamment décoré, un orateur de renom, des artistes recherchés et un auditoire trié sur le volet. Les paroisses environnantes, à l'instar de leurs curés respectifs, avaient voulu prêter leur bienveillant concours. Votre petite ville, si gentille, si fraiche, si joliette, nous avait envoyé un fort contingent d'appréciateurs, d'amis, que nous avons vus avec orgueil et auxquels, à l'occasion, nous tâcherons de rendre la pareille.

Le programme, préparé avec un soin particulier, fut un régal pour tous ceux qui ont une âme d'artiste. La voix grave, profonde et sympathique de M. Duquette, le roi des barytons, nous fit éprouver plus d'un délicieux frémissement. Et M. Raymond, quels sons ne tira-t-il pas de son archet? on aurait dit une pluie d'or tombant goutte à goutte de la coupe d'un séraphin. Comme couronnement de cette belle fête religieuse, nous avions le plaisir d'entendre le digne abbé Proulx, cet artiste de la parole. Son nom était déjà une garantie que l'esthétique, qui est l'objet essentiel des arts, trouverait un interprète fidèle en ce penseur délicat et droit. Il prit pour texte ces paroles de David: "Laudate eum in tympano et choro; laudate eum in chordis et organo".

Une demi-heure durant, ce maitre dans l'art de bien dire nous fit voir l'importance de la musique dans le service religieux et l'influence qu'elle exerce sur l'âme. Il emprunta à la foudre, aux oiesaux, aux vents leurs voix diverses pour redire les tons, tantôt graves et majestueux, tantôt légers et doux, de l'orgue qui pleure ou chante avec nous, selon que nous sommes dans la

douleur ou dans la joie. L'habile conférencier fut écouté avec l'attention que l'on accorde à ce qui fait plaisir.

Le souvenir de cette fête vivra longtemps dan la mémoire des personnes nombreuses qui y ont pris part. Il nous reste à ajouter un mot de félicitation aux jeunes demoiselles et messieurs de la paroisse qui ont aidé au chant, comme aussi aux personnes dévouées à qui nous devons la parure de l'édifice, qui a été si vivement et si justement admirée.

Aux sons de la lyre d'Amphion, les pierres venaient d'elles-mêmes se poser sur les murs de Thèbes; sous la direction intelligente du Rév. M. Viau, tout s'est passé avec la plus parfaite harmonie et a eu le plus entier succès.

Les messieurs Denys présidaient à l'orgue.

Vous remerciant d'avance de votre bienveillante hospitalité, je demeure, monsieur le Directeur,

Votre tout dévoue,

P. D.

Ste-Julienne, 31 juillet 1892.

—————:o:—————

DANS L'EDEN.

En quelle langue Dieu parla-t-il à Adam après sa chute?

Chez les sourds-muets, l'on dit que le Maître fit "signe" au premier homme.

Peut-être était-ce en "teuton", Adam ayant commis une faute grave.

Ce n'a pu être en "gaëlique". Saint Patrice, qui a la haute main sur les reptiles, n'aurait jamais permis au serpent de se faufiler dans ce coin du paradis.

Etait-ce en "anglais", l'idiome des affaires? C'est possible.

Nous est avis, néanmoins, que Dieu, bon autant que juste, se servit du doux parler de France afin que son divin accent restât comme un rayon d'espérance au coeur de notre premier père déchu!

PAUL DENYS.

CORRESPONDANCE.

(Pour "l'Etoile du Nord".)

Veux-tu faire un essai du paradis terrestre?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir?
Viens, suis-moi aux eaux où santé, force et plaisir
S'achètent à moins de frais qu'on oserait l'admettre.

Si ma rhyme boite un peu, chère "Etoile", ne blâmez pas Lafontaine, c'est moi qui suis le coupable. Dans mon envie de vous plaire j'empruntai une aile du grand fabuliste pour monter au Parnasse. Une fois là, je ne pouvais plus descendre sans faire d'une blanche une métisse. J'implore le pardon. Etant maintenant bel et bien installé avec un compagnon dans un des coins les plus chics du golfe, je profite de mon premier moment libre pour remplir la promesse que je vous ai faite de venir au moins une fois nourrir la flamme qui scintille si brillamment autour de votre "Etoile". Tout bon Musulman doit visiter la Mecque une fois par année, et tout travailleur a droit à quelques jours de repos. Une petite vacance, c'est l'oasis au sol brûlant du devoir. Qui s'adonne à de rudes labeurs a besoin de se délasser et pour cela je ne sache pas qu'il y ait un endroit plus charmant que Cacouna même. Ici la nature et l'homme semblent s'être prêté des grâces mutuelles. La côte, majestueuse à cet endroit, porte au sommet et dans ses flancs maints petits châteaux coquets qui se dressent au milieu de verts bocages et qui font croire à de riches nids d'oiseaux. A ses pieds s'agitent les eaux du golfe dont la fraîcheur se répand partout. Devant nous une campagne luxuriante attire le regard et le réjouit. Au coucher, Phoebus, nulle part encore, ne m'a paru si beau qu'ici. Dorant de ses longs rayons les cimes des montagnes géantes qui forment la côte nord du fleuve, on dirait un grand roi mourant plein de gloire et de splendeur au milieu de ses heureux et loyaux sujets.

Le St-Lawrence Hall où nous avons déboucié nos malles, est bondé de touristes. Le naturaliste pourrait y faire une belle étude de l'espèce humaine. Matronnes et marmots, demoiselles

et damoiseaux s'y pressent avec un extrême entrain. Tous enveloppés dans des laines d'une blancheur immaculée, on se croirait en plein pays des Andes, au berceau des lamas. La table offre tout ce que le goût peut convoiter. Depuis la purée de pois aux croûtons et du saumon frais, jusqu'aux crêmes à la glace et au café de la Martinique, le palais fait du chemin et explore bien des zônes. L'air vif de la mer aiguise l'appétit. Que de gens arrivent ici pâles, hâvres, minces comme des biscuits à l'avoine et s'en retournent plus vigoureux, quelques-uns même nageant dans la graisse.

Il me faut terminer cette missive incohérente car je veux attraper la malle. Nous jouissons beaucoup des heures que nous accorde ici le destin. Nous n'avons qu'un regret, c'est qu'elles passent si vite. A tous ceux qui comme nous ont soif de frais et de repos, nous dirons: "Vade et fac similiter".

P. D.

Cacouna, 31 juillet 1891.

———————: o: ———————

CHRONIQUE DU JOUR.

Le Règne de Paul.

Un des abonnés de la "Presse" m'envoie le petit article suivant, lequel contient une question que je ne me flatte pas de résoudre:

On a souvent demandé "What's in a name?" Toute une mascotte en bien des cas, ou je me trompe. Parmi les écrivains français célèbres, il est un nom qui semble jouer un rôle tout particulier. Je le rencontre partout et j'en ai fait une note. Avouons, tout d'abord que pour dérider l'esprit, fouailler les abus, émouvoir, enivrer, il n'y a rien comme le génie gaulois. J'aime l'esprit pratique de l'Anglais, son grand sens des affaires, son amitié franche et droite; mais pour ces mille et une choses gracieuses, tendres, délicates, c'est sous le ciel de France — pa-

trie du touchant, du beau, du spirituel, du délectable et du vrai — qu'elles naissent. C'est sans doute ce qui faisait dire à Jefferson: "Tout homme a deux patries, la sienne propre et la France".

Que de fois, lisant un article et le trouvant charmant, je cherchais la signature: ce sont les noms ainsi cueillis qui m'ont porté à me demander si l'appellation de "Paul" ne renfermait pas quelque chose de talismanique. Sans doute Pierre, Jacques et André peuvent aussi concevoir de suaves choses, Mais là où nous les rencontrons une fois, "Paul" est venu à dix reprises nous entretenir et nous délecter. Je cite mes hommes. J'ai bien une femme parmi eux, mais qui la blâmera d'avoir adopté un patronymique qui répondait à ses aspirations?

Voici:

Paul Arène (qui vient de mourir), Paul d'Argenay, Paul Bourget, Paul Blouet, Paul Bureau, Paul Bert, Paul Beauregard, Paul Bennevue, Paul Beaulieu, Paul Brulot, Paul Bosq, Paul Bonnehomme, Paul Bilhaud, Paul de Cassagnac, Paul Courrier, Paul Ginisty, Paul Gautier, Paul de Gondi, Paul Gervais, Paul Guérin; Paul Hamelle, Paul d'Ivoy, Paul Jamet, Paul Jove, Paul de Kock, Paul LeFranc, Paul Lordon, Paul Morin, Paul Marguerite, Paul Méguin, Paul Moreau, Paul Morval, Paul Masson, Paul Collin, Paul Calmet, Paul de Cazes, Paul Combes, Paul Déroulède, Paul Dupuy, Paul Dumas, Paul Delair, Paul Deschanel, Paul Descombes, Paul Féval, Paul Fabre, Paul Fugère, Paul de Ronsiers, Paul Riant, Paul Régnier, Paul Reclus, Paul Richter, Paul Rouget, Paul Scarron, Paul Sabatier, Paul Stapfer, Paul St-Victor, Paul Sébillot, Paul Saunière, Paul Verey, Paul Vasili, Paul Vibert, Paul Verlaine, Paul Velley, Paul Perret.

Si je voulais remonter un peu, je trouverais Paul Pellisson tout à ses "Réflexions" et à son araignée. En m'éloignant, je rencontre Paul, le silentiaire, poète et historien. Et enfin, Paul, de Tarse, sur la route de Damas, qui une fois converti, fut le plus intrépide des défenseurs du christianisme.

Je reste avec mon saint Patron.

PAUL D.

COMMUNICATION.

(Pour "L'Etoile du Nord".)

Monsieur le Rédacteur,

Le temps a une aile rapide. Aussi avec quelle vitesse on franchit l'oasis du repos. Il y a à peine quelques semaines on ne rêvait que de villégiature, que retour vers quelque tout aimé, et déjà il nous faut dire ce dernier refrain du coeur attristé—adieu! Hier encore, une caresse de parfums flottait dans l'air allangui; aujourd'hui une brise froide sous un ciel sombre annonce plaintivement la fin des beaux jours. Il n'y a pas jusqu'au vieux Phébus qui ne nous retire sa révérence à une heure tout à fait enfantine et qui le matin ne s'attarde à allumer ses feux. Evidemment l'heure des courses, des gambades, des promenades est passée, et les écoliers de part et d'autre s'apprêtent de nouveau à la lutte. Ce n'est pas toujours gai piocher ses matières, mais le savoir s'achète à ce prix. On ne prend pas d'assaut le redoutable Tacite. Dans votre gracieuse petite ville néanmoins, la science coule comme de source: la liste des hommes aussi nombreux que distingués sortis du Collège Joliette en dit assez. Le rapport frais, pimpant de ses fêtes de l'an dernier sur lequel nous avons jeté un coup d'oeil, redit délicieusement ce qu'a fait cette grande maison pour l'éducation.

Notre petite paroisse qui n'est pas le moins gentil bourgeon sur l'arbre du district, vous envoie bien chaque automne son contingent de jeunes gens qui comme autant de héros s'en vont vaincre ou mourir. Ceci est dû à la renommée toujours croissante du Collège. Ainsi il nous fait plaisir pendant la vacance d'entendre la parole chaude, vibrante de quelques-uns de ses maîtres du parler. Cette semaine le Rév. Père Léveillé était ici partageant l'hospitalité toujours si franche de notre estimable curé, le Rév. M. Viau. Invité, dimanche, à donner l'instruction, le bon Père se rendit avec amabilité à cette invitation et prit pour texte: "Domine, doce nos orare". Causeur exquis, nous savions d'avance que son discours comme sa conversation serait un délice. Penseur, geste sobre, voix d'une douceur enveloppante, langage aussi émaillé de fleurs et d'aptes citations que brûlant de

conviction et d'idées, on trouve une volupté étrange à l'écouter. Le Rév. Père s'est fait d'ardents admirateurs parmi nous. La reconnaissance, a-t-on dit, est une fleur dont le parfum est le souvenir. Cette fleur nous allons la cultiver avec un soin jaloux.

Il ne me reste plus, M. l'éditeur, qu'à vous féliciter de vos succès toujours grandissants et à me souscrire,

Votre tout dévoué,

P. D.

Ste-Julienne, 28 août 1898

———— : o : ————

LES TEMPS SONT CHANGÉS.

(Communication)

M. le Rédacteur,

Il m'est venu à la pensée de vous confectionner un petit bout d'article sur les hommes et les choses tels qu'ils apparaissent en ce troisième mois de l'an neuvième du siècle de tous les progrès et de toutes les aberrations. Et, disons-le de suite, notre époque, malgré les titres pompeux dont elle se pare, a bien des tares, des travers, des délinquescences à se reprocher. Au début de la saison sainte du carême, alors que les plantureux banquets, les sauteries ultra-chic, les fêtes exaltantes de toutes sortes, non moins que les appétissantes "tourtières" de nos grandes mamans vont faire trêve, un court examen de conscience semble s'imposer. Vos bienveillants lecteurs me pardonneront sans doute si, pour l'instant, je me transforme en Caton et viens, en votre sein, épandre mon âme. J'entre donc sans tarder dans la voie douloureuse, mon cher Directeur, et, devant le débordement de crimes de toutes espèces qui inondent le monde, je vous demande ce que sont devenus les courages d'antan, les traditions de probité, d'honneur, de droiture qui faisaient la force, la fierté de

nos pères? Où est cet aïeul synthétisant toutes les vertus civiques et nationales, ce citoyen sobre, droit, "franc et sans dol" du temps jadis, ce type achevé du gentilhomme chrétien? Oh! je le sais et reconnais volontiers, sur la liste honteusement longue des forcenés de toutes catégories dont les sinistres exploits souillent notre sol et exaspèrent les honnêtes gens, il n'y a qu'un très petit nombre de nos nationaux, la vaste armée des mécréants—rodeurs, voleurs, assommeurs, apaches, éphèbes, bandits — se recrutant surtout parmi cette tourbe funeste d'importés, ces oiseaux immondes qui, pour le bien de leur pays et le malheur du nôtre, viennent périodiquement s'abattre sur nos rives.

Mais, bah! Quand en plein siècle de lumière comme celui-ci, on est encore à se demander si, oui ou non, l'homme a surgi du singe, il n'est pas étonnant que la terre tremble, que les volcans lancent des laves — non des "raves" comme le disait placidement — oh! combien! — un grand journal — et que les suffragettes s'agitent. C'est beau, fendre la nue en dirigeable, maîtriser les océans, percer les montagnes, déchirer les entrailles de la terre pour y puiser un peu de ce métal blond qui fait le bonheur et le malheur des hommes; mais il y a une gloire plus pure encore, un devoir plus grand, c'est de garder intact le culte du vrai, forcer l'estime de nos voisins par notre honorabilité, notre amour du travail, en un mot, rester toujours fiers et chrétiens. Cette ivresse-là en vaut bien d'autres. Et s'il y a un effort capable d'ouvrir l'âme à ces justes sentiments, c'est bien celui du journaliste qui sait porter haut et ferme le flambeau du savoir, répandre partout le parfum d'un esprit sage, droit et élevé.

Je termine, mais non sans remarquer que le mot de "parfum" tombé de ma plume me rappelle le printemps qui s'avance, ses fleurs, son gazon, ses oiseaux, ses nids, ses chants. Après les longs mois glacés, c'est une volupté bien légitime que celle de voir renaître la vie, sentir vibrer le jeune avril sous une caresse de soleil, goûter enfin ce philtre d'espérance, ce rêve capiteux qui berce le présent et dore l'avenir.

PAUL DENYS.

Montréal, 1er mars 1909.

LA VIE!

Quelqu'un a dit: Plus je connais les hommes, plus j'aime les bêtes; affaire de goût, moi je n'en suis pas. Tous connaissent ce vers de Terence, exprimant le sentiment de la solidarité humaine: "Homo sum, humani nihil a me alienum puto". L'étude propre à l'homme, c'est l'homme. Se connaître, c'est être sage, et pour se connaître il faut s'étudier. Et si, comme disait l'autre dimanche, un éminent orateur sacré, "on se laisse faire par la vérité", on a tout à y gagner.

La vie est un champ fécond où il faut semer pour l'immortalité. Bien employée, elle n'est jamais trop longue ni trop courte. Si on la passe à faire sa poire, à "flirter", à se friser la moustache — si on en a une — le but est manqué. Quoi qu'il en soit, les sages de l'antiquité, tout païens qu'ils fussent, ne manquaient pas d'instruire leurs disciples sur la grande énigme de la vie. Laissez-moi vous citer Pythagore, c'est mon homme. On l'a proclamé le "parrain des philosophes"; il est par conséquent—heim! —un peu le mien. Son existence, toute problématique qu'elle soit, prête aux meilleures réflexions. Et que disait-il? Nous sommes ici pour un temps peu durable, que votre morale soit élevée; que vos moeurs soient simples, saines, austères. Ah! nous voilà loin des fastes, des fêtes, des festins de nos jours. Et Bossuet, plus près de nous qui s'écrie, la vie présente c'est pour "croire", celle à venir, pour "voir". Donc, on renverse l'ordre en accordant à l'heure présente toutes les satisfactions, tandis que sur l'ultime, l'unique problème on passe outre.

Avant de prendre ma plume vagabonde, j'ai ouvert Larousse au mot "vie". Songe! rêve! fumée! c'est tout cela, paraît-il. Plus loin, j'ai trouvé, mer inconstante, perfide, redoutable au nocher chrétien. O tango! O turkey trot! O rigodon endiablé! Oh! oh! oh! vous êtes bien farouche, monsieur Paul? Entendons-nous. Moi, j'avoue ne pas être trop antipathique aux petites sauteries de bon aloi, entre gens dignes qui se connaissent, s'estiment. Je ne suis pas saint Thomas, hélas! non. Je sais cependant que l'hypocrite qui va à l'église pour qu'on le sache, n'en revient guère meilleur, c'est l'intetion qui règle tout.

La vie, un songe! Mias non, c'est une troublante, terrible

réalité, une mer déchainée qui fait s'enfoncer dans les cloîtres les âmes craintives, conscientes de ses traîtrises, de ses violences, de ses implacables fureurs. Dans le monde, on tend vers le doux hymen; on épouse une blonde, une brune rêvée — c'est si beau pouvoir dire "ma femme" — ou bien on reste comme moi "bachelor" intrépide. Attendez, "intrépide", est-ce le mot? Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Vous avez craint de sceller le serment sacré, et vous vous proclamez, orgueilleux, "sans peur et sans reproche". Pardon, mais peut-être n'était-ce pas tout à fait ma faute. On ne peut aller à l'encontre de son étoile. Hercule n'aurait jamais obtenu la main d'Hébé s'il n'eut, au préalable, été admis au rang des dieux. Il faut être si "chic" aujourd'hui pour mériter qu'on nous aime. Moi, avec mes habits, mes discours décousus, mon sort est plus qu'incertain, et j'ai bien peur pour le reste de mes jours d'avoir à dire mon chapelet tout seul. Si l'heure n'était pas si avancée, j'irais faire un petit tour dans mon canot d'écorce, frêle esquif, impropre aux petits petons adorés. J'irais seul, non par égoïsme, mais parce que ça chavire drû parfois. Sans trop m'éloigner du bord, m'exposer aux courants, j'en verrais de gentilles gondoles, des jonques, des brigantins au gai pavois voguant à toutes voiles, vers quoi? Le bonheur, sans doute, petit port enfoui là-bas dans la rive fleurie. Mais la barque n'a-t-elle pas une allure désemparée? Oh! je ne crois pas. Le batelier qui se moque des flots, qui erre sans boussole, sans gouvernail, est un insensé. Aussi bien n'a-t-il pas Sirius, l'étoile radieuse de la religion, pour le guider, et contre son divin éclat, ni vents, ni vagues, ni tempêtes ne sauraient prévaloir. Il atteindra donc le port? J'en ai l'espoir.

Mais, ma montre marque minuit! "Good night". Ah! ce n'est pas la peine, il y a longtemps que, fatigué, on s'est endormi.

Et je l'aurais voulu tout comme Georges Dandin! Ciel!

PAUL DENYS.

LE SALUT EST DANS LA VERITE, DANS LA JUSTICE.

Belleville, 11 mars 1904.

L'écheveau des opinions sur la guerre d'Orient est, disons-le, joliment emmêlé, et ce n'est pas moi qui désentortillerai ça. Tout de même, c'est intéressant de lire les diverses idées émises, dont quelques-unes sont ultra stupéfiantes. Imaginez-vous donc, par exemple, Edouard VII élisant domicile chez Carrie Nation! ou encore les bons Teutons et les mangeurs de riz devenus maîtres absolus du monde! Hélas! si tout ce qu'on nous promet pour les six prochains mois devait arriver, il n'y aurait plus qu'à se bien confesser et à appeler la mort.

La France, malgré ses erreurs, symbolise toujours l'honneur, la fierté, la vaillance, le génie, la gloire! C'est notre mère. Qui lui touche, nous touche. Nous voudrions donc que son alliée sortît victorieuse du conflit, ce qui, du reste, est plus que probable. S'il fallait en vouloir à cette dernière parce que certains de ses procédés ne correspondent pas à nos idées de progrès, ma foi, nous demanderions si la déportation et le knout sont beaucoup plus hideux que le lynch et le divorce! Moi, je suis confiant et naïf. Je voudrais que le Pape fût rendu à sa liberté et qu'on octroyât à l'Irlande le "home rule" qu'elle implore avec tant d'insistance et de raisons. Il me semble que si ces deux premiers actes de justice étaient accomplis, le ciel se laisserait fléchir et nous verrions bientôt régner par le monde la fraternité et la paix. Pie X, vicaire infaillible de Jésus-Christ; Edouard VII, monarque pacificateur du plus grand empire des temps modernes; la France généreuse, puissante et belle, ah! en pensant à vous, l'espoir vite renaît. Non, le monde ne sera pas embrasé: de meilleurs conseils prévaudront. Mais le salut est dans la vérité, dans la justice, qui exalte les peuples, et nulle part ailleurs!

P. D.

A CACOUNA.

(Correspondance spéciale au "Monde")

30 juillet 1891.

Nous savons que les Byzantins prirent un cocher pour roi. On dit même que l'impromptu sire ne porta pas le sceptre en vain. Fort de la connaissance de ce fait, je viens auprès de vous remplir ma promesse.

Que ces quelques lignes que je livre au destin me valent la gloire, j'hésite à le croire. Ma prose, vrai talon d'Achille, redoute le trait des Archimèdes en la matière. Ajoutez qu'ici je n'ai même pas un lexicon sous la main et vous verrez que je suis loin de la bibliothèque des Ptolémées.

Je fais donc preuve de bravoure si non de discrétion, en mettant au jour certaines impressions de voyage, croyant aussi par là satisfaire à une dette de reconnaissance.

Un bon matin, Jean, le culot de la famille, voyant que le temps de la fenaison approchait, crut s'apercevoir qu'une petite migration aux eux était devenue nécessaire. J'en fus de suite et bientôt nos malles étaient bouclées. Cacouna, le Saratoga du Canada, devint le point objectif. Nous prîmes passage à bord du "Québec" et pendant que nous courions sur l'onde à la force de la vapeur et à la faveur de la lumière électrique, jouissant de tout le confort imaginable, je songeais à Tyr, à Osoüs et au puissant génie de l'homme. Le trajet jusqu'à la vieille capitale est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire. Ici, nous vîmes la "Naïade" mouillée au milieu du fleuve et nous entendîmes la fanfare de cette magnifique frégate jouer "Vive la Canadienne".

Nos braves musiciens avaient sans doute déjà entrevu les yeux doux de nos charmantes demoiselles, car ils y mettaient beaucoup de feu et de charme.

* * *

Nous prîmes le "Saguenay" pour la Rivière du Loup. Les

montagnes géantes qui bordent la côte nord du golfe évoquent toujours un nouveau sentiment d'invincible curiosité. A la Malbaie, nous eûmes le plaisir d'un colloque avec l'ex-maire Grenier, que nous trouvâmes plus robuste qu'autrefois et toujours affable.

* * *

Cacouna est un endroit charmant. La végétation s'y déploie avec une richesse admirable. Les coquettes habitations des touristes perdues dans les verdoyants ombrages, révèlent un luxe et un confort exquis.

* * *

Le St. Lawrence Hall qui couronne un tertre superbe, se dresse au milieu des sapins frais dont les émanations réjouissent l'odorat. Devant lui se répand une campagne luxuriante qui ravit l'oeil.

A l'arrière, la nappe limpide du golfe se déploie dans toute sa beauté et nous apporte l'air vif de la mer.

Napoléon, exilé, demandait un chêne à Malcom. Si seulement on lui avait dressé sa tente ici! M. John Brennan, le populaire directeur, fait tout pour le confort de ses hôtes.

* * *

Les visiteurs sont nombreux et variés. De la matrone, prise comme la tour de Pise, au marmot arraché au berceau il y a bien des échelons.

Aussi voit-on papas, mamans, fillettes faisant prendre le frais à leurs poupées; élégants et bachelettes se remplissant l'oreille de mille suaves petits mystères. Ici toilette immaculée, là-bas, préparatifs généraux pour le bain et absence absolue du superflu. Le nageur est parfois maigre comme un Arabe; souvent rond comme un Alderman.

* * *

Le beau sexe aussi courtise l'élément. Que de jolies empreintes leurs pieds vierges de toute entrave impriment aux sables qui se meuvent pour les recevoir! Si un vulgaire, hardi ma-

ringouin s'oubliait jusqu'à venir butiner sur le blanc épiderme de ce pied mignon, ne mériterait-il pas cent fois la mort?

* * *

La cuisine est tout ce qui peut réjouir le palais. Un véritable cordon bleu prépare le festin. Aussi y sommes-nous trois fois par jour sans oublier notre appétit.

* * *

Il y a encore maints équipages élégants, maints chevaux de selle, et l'amazone comme un oiseau qui voltige, pousse ses courses de tous les côtés.

* * *

L'église que l'on aime toujours à visiter, est tenue sur un haut pied de propreté et de goût. Le Rév. Chanoine Bolduc est le digne curé de l'endroit. C'est le serviteur de Dieu doublé du parfait gentilhomme.

* * *

Nous sommes arrivés ici pâles, "chétifs", nous repartons mieux, "meilleurs"—plus cafres que blancs, il est vrai, mais enchantés de tout ce que nous avons vu.

P. D.

MENUS PROPOS.

(Spécial au "Monde")

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille:
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille.

Castor offre ses hommages au "Monde" et à ses braves lecteurs. Il n'est pas, comme Pollux, immortel, tant s'en faut, mais il croit en avoir le coeur, l'ardeur. Orgueilleux du titre de "correspondant particulier" qu'il vient de recevoir, il enfourche ses bésicles de cérémonie, et d'un air redoutable (car il a de rudes vérités à dire) il met la main à la plume.

* * *

Les vacances sont terminées: l'aiguille du temps marque l'heure du devoir. Plusieurs sans doute reprennent le travail avec une anatomie refaite. L'adolescent, le sac au côté, chemine vers l'école. Il s'accroche volontiers aux objets qu'il rencontre. Qui sait s'il n'y a pas sous ces cheveux blonds, ce teint vermeil, un Caton embryonnaire. Le champ est vaste et ouvert à tout le monde, mais que le sentier qui y mène est à pic!

* * *

Bernardin de Saint-Pierre nous dit: ce ne fut point par des combats qu'Hercule se fit suivre dans les Gaules, mais par des chants divins. Qui niera, en effet, l'influence de la musique sur l'âme? C'est par le chant que le roi Bardus parvenait à policer l'esprit de ses sujets. Comme Protée, je suis un peu partout. J'assistais donc, il n'y a pas très longtemps, à la messe à Notre-Dame, dans ce temple vaste et magnifique qui rappelle les grandes cathédrales d'Europe. Une foule énorme s'y pressait. Après un moment de recueillement, le regard de ceux qui venaient d'entrer se portait sur la tribune de l'orgue, ce qui marquait assez l'envie qu'on avait d'entendre le nouvel instrument. J'étais de ce nombre. Je ne puis pas dire que je rapportai un précieux souvenir de la musique du jour. Le chant n'était pas ce qu'il devait

être dans une église de l'importance de celle-ci. L'accompagnement traînait, semblait être tiré par les cheveux. Le sermon, lui, nous dédommagea. C'est, je crois, M. l'abbé Sorin qui en fit les frais. Il fut savant et pratique.

Nous retournâmes à vêpres. Même chose, seulement un peu plus mal. On a beau vouloir décrier la grande musique, elle restera toujours, avec une parole éloquente, le plus puissant attrait de nos fêtes religieuses. L'homme, si distrait par lui-même, a besoin de ces auxiliaires pour s'élever jusqu'à Dieu.

A la sortie de la messe, je fus aussi surpris que dégoûté de me voir présenter un chiffon nous conviant aux courses de chevaux l'après-midi même. C'était passer du sublime au ridicule. On pourrait choisir un autre moment.

* * *

Le temps est beau mais chaud. La "grosse gerbe" est enfin abritée. La blonde Cérès nous a prodigué ses trésors et nous lui en sommes reconnaissants. Nous avons tout ici, au Canada, excepté la population. Pourquoi ne pas élever l'octroi des "cent acres"?...

CASTOR.

———: o: ———

FANTAISIE.

Ambitionner l'honneur de s'asseoir au banquet de la grâce et de l'esprit sans être certain d'avoir la robe nuptiale, c'est pour le moins osé. Mais, à l'heure où tout vibre et chante dans la nature, où le printemps prodigue ses plus gracieux sourires, on sent le besoin d'ouvrir ses ailes, de donner cours à sa prose vagabonde. Il serait vraiment triste d'avoir toujours à fuir ce que l'on aime, éprouver toutes les soifs et pratiquer toutes les sobriétés! Aussi bien, livrer sa pensée fantaisiste à la plus belle moitié du genre humain, c'est un rêve, une gloire périlleuse peut-être, mais suprêmement séduisante. Il y a des héros qui consentent à moins s'exposer; pour moi la discrétion n'est jamais allée

jusque là. Se laisser languir, momifier au physique comme au moral, n'a rien de recommandable. On peut être sage sans être obstinément grave, silencieux. La morosité et la caducité sont proches voisines. Ici, pour une fois, le féminin l'emporte sur le masculin, la fine argile s'accommodant mieux du riant soleil que le pâteux limon. Il y avait bien au temps jadis le doux Démocrite qui, lui, était un vrai philosophe. Résigné aux coups du sort, c'est en badinant qu'il acceptait le pire destin et adoucissait même celui des autres. En ces jours où les vivres, les patates surtout ont tant d'audace, où, avec infiniment de bon sens, les âmes chrétiennes s'apprêtent à convertir en un vaste potager notre patriotique métropole, l'espérance renait chez les humbles. Allez-y largement, ô vous tous qui avez des entrailles et des lots. Et vous aussi, vaillants émules des Cincinnatus, des La Quintinie et autres génies jardiniers, faites au plus vite surgir les radis roses, les belles laitues, les fraises aux doux parfums, les petits pois ramés, les haricots, les choux-fleurs, les melons muscats, toutes les gloires de la hiérarchie légumineuse. Qu'il y en ait pour toutes les bourses et toutes les bouches. N'oublions pas, non plus, dans la mesure de nos moyens, de seconder les oeuvres entreprises en vue de soulager les trop nombreuses victimes d'une guerre aussi odieuse qu'atroce.

Les grandes dames de la Rome antique, oisives, passaient leurs instants dans des gynécées merveilleux de feuillées et de fleurs, écoutant, dans des poses alanguies, les mélopées dont vibraient délicieusement les cithares sous les doigts habiles d'esclaves. Nos braves dames canadiennes font mieux; elles s'adonnent à des oeuvres de bienfaisance, à des dévouements qui les font aimer, bénir et du ciel et de la terre. Ce zèle infatigable de leur part se conçoit facilement à la pensée que servir Dieu et sa patrie, c'est mériter l'hommage du temps et la gloire de l'éternité.

PAUL DENYS.

LE BONHEUR.

Rêver, c'est le bonheur;
Attendre, c'est la vie.

V. HUGO.

C'est en ces termes que l'auteur des "Misérables" définit le bonheur, chose que tout le monde cherche, mais que seuls quelques rares élus atteignent. Et pourquoi? Parce que l'idée qu'on s'en fait est erronée. On va bâtir en Espagne ce qui devrait s'édifier chez soi. On envie les fêtes, l'or, le brocart, les plaisirs dissolvants; les larmes on les redoute, bien que souvent elles rafraîchissent le coeur comme la rosée les fleurs. N'est-ce pas Alphonse Karr qui nous parle des bonheurs poussant sous nos pas comme les pâquerettes de nos gazons. La lecture qui instruit, la musique qui charme, l'amitié qui console, toutes ces choses divines, pourquoi ne pas les cultiver? Elles devraient valoir pour nous autant que les futilités, les moeurs équivoques, tout cet édifice de parade [illegible] eil élevé trop souvent sur les ruines de gens malheureux.

J'ai parlé de l'amitié. Ah! donnez-moi les traits sympathiques, la chaude main de l'ami qui, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, sait où je reste. Oui, mille fois, oui. Donnez-moi encore l'innocente gaieté, apanage des âmes d'élite, la candeur qui délecte, fascine, enchante; l'inaltérable dévouement qui sait mettre un nimbe d'or sur nos plus sombres soucis. Par contre, éloignez les prétentieux, les fourbes, les fâcheux, tous ces êtres dont l'insuffisance d'esprit, la sécheresse de coeur, sont la désolation des âmes sensibles. Ils ne savent pas rire, ceux-là, parce qu'ils ne savent pas pleurer.

J'ai mentionné la musique, cette fille du ciel, compagne fidèle de l'homme, qui embellit le chemin parfois si pénible de la vie. Comment ne pas l'aimer avec transport cette douce consolatrice? On n'a pas oublié la lyre du divin Orphée dont les sons attiraient les oiseaux, voire même les animaux, par leur charme infini.

Et la lecture donc, celle sans doute qui forme l'esprit sans

gâter le coeur, quoi de plus attachant, on ne saura jamais trop l'encourager.

Mais en voilà assez, trop peut-être pour vous surtout, gracieuses lectrices habituées à la perfection dans l'épitre, j'allais dire, en tout. Moi qui vous entretiens de bonheur, je manquerais certainement mon but en vous causant l'ennui d'un récit trop prolixe, et partant, destructeur de ce que je prêche. Toutefois, en réfléchissant un peu, on pardonne vite au sac si la farine est bonne, eh?

PAUL DENYS.

———— : o : ————

LA PLUME!...

Paul-Louis Courier, devenu antiquaire, écrivait de Tarente à un ami, à Toulouse, qu'il allait l'entretenir de "cruches" dont les fragments lui avaient fait découvrir la place qu'il cherchait, et cette épitre, habile autant que spirituelle, lui valut l'hommage de ses concitoyens. Moi, en arborant la plume—prenez garde—non celle qui se porte au chapeau, mais qui se tient à la main, je n'ai pas—je ne puis avoir—comme lui l'ambition de briller à vos yeux, trop heureux déjà si je sais un court instant vous intéresser, aimables lectrices. Et si ce titre de poteries de l'écrivain original m'a frappé, c'est qu'il prouve qu'il n'y a rien en ce monde dont on ne puisse de quelque façon tirer profit. Le cuvier de Diogène, la lampe de Pythagore, voire même le talon d'Achille et la cuisse de Jupiter, l'on sait, ont trouvé des conteurs d'élite qui nous instruisent sur la mentalité des anciens et nous montrent qu'il n'y a pas de sots sujets pour qui aime l'étude et le travail.

Mais si les marmites, les pots cassés d'une ville disparue ont eu tant d'attrait pour certains esprits, quel respect une plume bien tenue ne doit-elle pas inspirer à qui veut savoir! Et moi, naïf, je me demandais si le mot parlé est plus puissant que le mot écrit. Mirabeau, à la tribune, est-il plus grand qu'Hugo qui nous

le peint divinement? Monsabré, sous les voûtes de Notre-Dame, a-t-il un champ plus vaste, plus fertile que Veuillot à sa table de travail à l' "Univers"? Le journal, a-t-on affirmé, est une "chaire ailée"; qu'il y a plus de prédication le lundi que le dimanche. La parole s'enfuit, l'écriture demeure, et la plume que l'on veut plus puissante que l'épée, l'est-elle aussi plus que la parole? Ce n'est pas moi, simple pékin, qui oserai trancher la question. L'écrivain parle à tous les peuples, à tous les âges; le tribun n'atteint que quelques rares élus. L'idéal serait donc de posséder comme certains prodigieux génies, la double éloquence de la plume et de la parole. Mais, n'est pas Cicéron ou Fénelon qui veut!

A tout nuage, toutefois, il y a une clarté. Nous n'avons pas "entendu" Pascal, mais ses merveilleuses découvertes mathématiques, ses lois savantes sur la pesanteur de l'air sont parvenues jusqu'à nous, grâce à l'écriture. Et sa "brouette", passée dans nos moeurs! Petit écolier, je l'aimais, je l'aimerai toujours, car c'était l' "auto" de papa.

—Et — last but not least — des bardes, ces demi-dieux, qu'en faites-vous? Oh! Je les admire sans pouvoir les imiter. C'est bien pourquoi j'en ai toujours voulu à Pégase, vieil efflanqué, de s'être montré si rétif, si rosse à mon endroit, alors qu'il est si fringant, si fougueux pour ses mignons.

Et maintenant, comme l'abeille chargée de sucs retourne à sa ruche, moi, avec ma cueillette, je cours vers la "Reine" du "Courrier"; non sans une certaine crainte néa[illegible]s; elle a de si diligentes, de si habiles travailleuses qui lui [illegible]nt le nectar de leurs pensées. Oh! si on allait me prendre p[illegible] un fâcheux frelon et me chasser de l'essaim, que ferais-je?... Quand l'orage à l'horizon s'apprête, le papillon apeuré ne perd pourtant point tout espoir. Vite, vite il vole vers la frêle mais fidèle fleur qui déjà l'a abrité et qui bien sûr, une fois encore, le recevra et lui servira de retraite. C'est son rêve; c'est le mien!

"MON ONCLE PAUL".

J'avais un oncle qui s'appelait "Paul". Il était humble, bon et doux. On allait à lui attiré par son extrême tendresse. Frère de ma mère, une sainte, avec qui aujourd'hui il partage au ciel le bonheur vrai, il nous prodiguait, en toutes occasions, à nous les petits d'alors, toutes ses caresses, toutes ses bontés. On se le rappelle! Qui voudrait jamais l'oublier?... Aujourd'hui, blanchi nous-même par l'âge, lorsque nous apparaissons parmi les adolescents survenus depuis, on s'écrie, semble-t-il, avec la même joie: "Mon oncle Paul", et ces accents si purs, si francs, nous touchent au coeur; leurs lèvres se pressent sur notre joue déprimée, clamant toujours, entre une pluie de baisers: "Mon oncle Paul, c'est mon oncle Paul". Ces mots empreints de délices nous charment, nous réconfortent. C'est une mélodie dont la fraîcheur embaume notre âme. Oh! que serait le monde sans ces candides transports, ces élans enfantins? Ils font revivre en nous les heures trop vite écoulées d'un passé déjà lointain; ils donnent au jour qui tombe la clarté d'un beau soir. Ah! petits, soyez toujours pour les aînés pleins d'égards et de considération. Quand viendra pour vous l'hiver de la vie avec ses froideurs et ses frimas, à votre tour comme vous serez fiers, heureux d'avoir été bons et de mériter qu'on vous entoure vous-mêmes de sollicitude et d'amour.

Il y a dans la vie bien des pleurs, des séparations, des épreuves; il semblerait que pour être quelque chose, il faut souffrir. Mais il y a aussi des joies ineffables, et je n'en connais pas de plus attendrissantes que le réveil des berceaux, ces jeunes pousses printanières qui nous font oublier la solitude antérieure, et qui, au froid aquilon, apportent leur adoucissement, leur sève, leurs espoirs, leurs parfums.

Enfants, soyez bons et respectueux et Dieu vous bénira!

PAUL D...

Kingston, octobre 1914.

A UN JOURNAL DE MONTREAL.

Un mien ami, fier gars de vingt ans, à la mine martiale, à l'esprit vif et au coeur généreux, vient de me poser une question que mon savoir, tout prestigieux qu'il soit, hésite à trancher. La voici: A quel âge rend-on le plus de service à son pays? Est-ce dans la prime jeunesse quand vibrent tous les enthousiasmes, ou bien alors que, le front blanchi, on fait bénéficier le monde de son expérience, de ses lumières? Oh! je le sais, "la valeur n'attend pas le nombre des années", mais l'espoir, l'ardeur valent-ils vraiment mieux que le calme, la connaissance acquise par une longue pratique? Ah! vous me direz, chaque âge a ses avantages, que le printemps a ses fleurs et l'automne ses fruits. Mais, mon vaillant ami qui lit et retient, invoque l'histoire, les jeunes et intrépides courages qui l'ont illustrée. C'est Alexandre, me dit-il, qui, à trente-deux ans, avait conquis l'univers; Annibal qui, à trente et un, fut à l'épopée de la gloire; César qui vainquit à Pharsales à quarante-huit, et Napoléon atteignant le faîte de la renommée à quarante. Et chez les artistes, Handel produisant un opéra à quinze ans; Raphaël laissant, dans sa douzième année, entrevoir l'éclat de son génie; Mozart composant, après un lustre d'existence, sa première sonate, prémisse d'une oeuvre merveilleuse.

Mais, attends un peu, mon cher. Que penses-tu de Titian qui, à quatre-vingt-quinze, peint son "Christ couronné d'épines", création aussi célèbre que pieuse; de Benjamin Franklin, octogénaire, prononçant à Philadelphie, en 1781, le discours de sa vie sur l'adoption de la Constitution Américaine; de Grégoire IX qui, à quatre-vingt-dix, ceint la tiare dont, pendant treize ans, il soutint l'honneur?

Entre le Dr Loeb qui veut que l'on soit utile à l'âge le plus avancé, et le Dr Osler qui accorde toutes ses préférences à la jeunesse, il y a donc un écart immense. Tranchera qui voudra le noeud gordien. Nous savons, néanmoins, que si le matin a son sourire, le soir a sa majesté; que la valeur des actes, et non la longueur des ans, déterminera le mérite de notre vie. Que chacun remplisse bien la tâche qui lui incombe; tout est là. Montaigne a dit: Le chef-d'oeuvre de l'homme est de vivre à propos!

LES LETTRES.

Moi, j'aime le facteur; je l'admire pour sa fidélité, son dévouement. Dès l'heure matinale, voyez-le sur sa ronde avec sa brassée. N'allez pas croire qu'il jouit par une température de vingt-cinq degrés; l'englée aux doigts, il presse le bouton avertisseur, attend, puis nous remet ce qui nous appartient. Des escaliers, en monte-t-il? en descend-il?... Traitons-le bien.

Les lettres qu'il nous apporte sont de tout style et de toute facture. Les unes revêtent du pur Louis XIV; les autres, pas autant. Certaines petites missives débordent de grâce, de charme, de séduction. On sait d'où elles viennent; on se cache pour les lire et mieux goûter. Le Don Juan de village, en tremblant, rédige, lui aussi, son épître le mieux qu'il peut. Son émotion est vive entre la crainte et l'espérance. Ce n'est pas toujours Hérodote qui parle par sa plume, mais c'est son coeur; en faut-il davantage? Un magicien du style n'a qu'à donner cours à sa verve enchanteresse; nouveau Ganymède, il verse le nectar et l'ambroisie aux dieux de l'olympe littéraire. Le petit billet parfumé, au style rose et frais, reste pour ravir. La phrase est mignonne, le ton délicat, le tout charmant; c'est comme le petit vin, plus on en a, plus on en veut avoir.

Mais, qu'est-ce qu'une lettre? Une conversation écrite, destinée à remplir le vide de l'éloignement; elle rapproche les absents, adoucit l'amertume de la séparation, rend heureux. Ah! pourquoi, si souvent, l'oublie-t-on ce petit mot béatique ouvrant l'avenir à qui souffre du présent?

Nos braves de là-bas en savent quelque chose. Les balles de l'ennemi leur feraient moins de mal au coeur que le silence prolongé d'êtres chéris de qui ils attendent une pensée. Ce lénitif, doux autant qu'efficace, on le trouve sans peine chez les âmes sensibles; parfois, il se dérobe sous une rude écorce comme l'étoile derrière le nuage.

Quelqu'un a dit que le siècle est un mandarin lettré, à qui il faut un menu savoureux... a se peut; mais ce qui importe, avant tout, c'est d'être naturel, d'écarter les échasses, les tournures prétentieuses, les mots pompeux afin d'arriver à cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni goût, ni éloquence. Madeleine de

Scudéry, une des gloires de l'hôtel de Rambouillet, n'est nulle part si captivante qu'en ses lettres enjouées, gracieuses dont elle réjouissait la société polie de son temps et qui lui méritèrent une réputation universelle. Sénèque, Pascal, Mme de Sévigné, et combien d'autres, ont enrichi le monde de lectures suaves, grâce à ce talent merveilleux qui fait dire divinement les choses les plus simples.

Et voilà. Brillat Savarin déclarait sentencieusement qu'on devient cuisinier, mais qu'on naît rôtisseur. Je veux croire qu'une rhétorique rosse ne se réforme pas du coup; toutefois, en s'habituant à bien penser, on finira vite par bien s'exprimer, car, comme l'enseigne Boileau:

Ce qui se conçoit bien
S'énonce clairement
Et les mots pour le dire
Arrivent aisément.

PAUL DENYS.

———————: o: ———————

LA GUERRE.

Nos gens d'épée, les génies militaires du jour, Joffre, Kitchener, Ivanoff, savent que la lutte actuelle en est une implacable, à mort, sur terre, sur mer, dans les airs, sous les flots, devant être poursuivie par le fer, le feu, la faim, la force jusqu'à l'écrasement final du Boche sanguinaire. Quel profane, fut-il un Machiavel, un Végèce, un Arago, pourrait, à l'heure présente, dire où porter le coup fatal. Le Français, le Saxon, le Cosaque et, ajoutons avec orgueil, le croisé canadien, connaissent leur affaire et sont de taille à réduire le hideux Teuton. Qu'on lui coupe les vivres, c'est possible — le champ des conjectures est vaste— mais qu'on lui brise les os me paraît plus probable. A l'oeuvre donc, vous, chevaliers sans peur et sans reproche. Frappez d'estoc et de toute votre mâle ardeur; sauvez la patrie menacée qui pleure et prie en attendant votre glorieux retour?

PAUL DENYS.

REPONSE A UN "TOAST" DEVANT L'ASSOCIATION CANADIENNE-FRANÇAISE D'EDUCATION D'ONTARIO, SECTION DE KINGSTON, 24 AVRIL 1916.

("Le Canada")

Tout d'abord, laissez-moi vous remercier, M. le Président, pour l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à adresser la parole devant nos frères d'armes de l'Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario, réunis ici ce soir. C'est mon coeur plus que mes lèvres, croyez-moi bien, qui vous parlera.

Je n'ai pas l'ambition de discourir majestueusement en cette circonstance. Nous sommes ici en famille; nous avons le droit comme le devoir d'exprimer franchement nos vues, de redire et nos regrets et nos espérances.

Nous venons de boire à la santé du Canada, notre grand et glorieux pays pour lequel nos pères ont rêvé tant de choses magnifiques, mais que nos farouches adversaires sont en train de détruire irrémédiablement. Hélas! oui, ce beau et cher Canada que nos ancêtres ont fondé, colonisé, évangélisé, a besoin qu'on boive à sa santé car son état actuel cause à ses meilleurs amis les plus vives appréhensions, et il faudra tout le soin, toute l'énergie, la force dont notre race est capable pour le sauver de la perte et le ramener à sa vigueur d'antan.

En définitive, que demandons-nous donc de si terrible? Rien assurément qui ne soit conforme à la raison. Nous réclamons le respect des engagements les plus solennels, le droit d'apprendre, de parler notre langue, de conserver intacts nos moeurs, nos traditions.

L'éducation relève des parents, spolier cette fonction c'est violer le seuil auguste de la famille. Voit-on ainsi Québec faillir à l'honneur, la loyauté à l'égard d'une minorité? Ce que nous

voulons, c'est le désaveu de l'inique règlement 17, contraire au Pacte Impérial de 1867, contraire à la justice, l'équité, le droit.

Les petits hommes qui s'acharnent contre nous semblent avoir perdu tout esprit de liberté, de fidélité. Où sont donc les Macdonald, les Tupper, les Blake, les Mowat du temps jadis? N'est-ce pas Sir John qui s'écriait un jour en plein parlement: "Il n'y a pas ici de race conquise, ni de race supérieure. Tous sont égaux sous la Constitution en ce qui concerne la religion, la langue, la propriété, la personne". On ne baillonne pas ainsi tout un peuple, surtout quand ce peuple ne demande qu'une chose, la permission de vivre.

Une race insoucieuse de son verbe, de ses traditions, le sera aussi bientôt de sa foi; cette race marche vers sa déchéance, son effacement. Il n'y a pas jusqu'aux Boers de l'Afrique qui n'aient eu le souci de la conservation de leur idiome, le hollandais. Au Cap, au Natal, au Transvaal, chez les Malgaches, les Cafres, voire même les Zoulous, on parle le dialecte propre à chacune de ces peuplades. Nos missionnaires qui ont porté par le monde le flambeau de la foi et de la civilisation, ont emprunté toutes les langues, se sont faits tout à tous pour gagner des âmes à Dieu. N'y aurait-il qu'en cette partie du pays où l'intolérance serait érigée en culte, où l'on tuerait sur nos lèvres, arracherait de nos âmes le doux, le pur parler de nos pères? Ah! le beau zèle de ces éteignoirs, de ces audacieux!

Si certaines gens en savaient autant qu'ils en ignorent, le nombre de nos persécuteurs en serait sensiblement réduit. Pour ces cerveaux étroits la liberté se résume à ceci: "Eux dessus, nous dessous". Mais nous ne sommes pas si veules; notre force est dans notre droit. Avec les Taché, les Cartier, les Laurier et tous les nôtres, nous respectons le drapeau sous lequel nous vivons et pour la défense duquel, quoi qu'on en dise, nous avons su loyalement ceindre l'épée, verser notre sang. Continuons donc la revendication de nos droits. La victoire n'échoit qu'aux plus valeureux. Unissons nos efforts prudents mais déterminés. Nos ancêtres mouraient, ils ne se rendaient pas. Sous la triple armure du droit, de la justice et de la liberté acquise, nous ne mourrons pas et nous ne nous rendrons pas Nous sommes ici sur la rive laurentienne et non sur les bords de la Boyne. Il peut y avoir un long, long chemin jusqu'à Tipperary, mais nous le

parcourerons ce chemin, confiants en notre étoile, forts de nos droits, certains que l'Angleterre, gardienne fidèle de ses engagements, saura bien à son heure réparer l'injustice, nous rendre ce qui nous appartient. Oh! c'est alors que, le coeur content, d'une voix vibrante de fierté nationale, nous entonnerons:

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix,
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits
Et ta valeur, de foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits!

———————: o: ———————

EXTRAIT D'UN ARTICLE ECRIT LORS D'UNE VISITE A MONTREAL.

Le repos! le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!

Depuis que j'ai lu que le beau c'est le laid, je me crois presque "bas-bleu". Et c'est surtout pendant les vacances, alors que l'esprit est en jachère, qu'il nous pousse des velléités d'écriture. Pour qui a une fois goûté au philtre enivrant de la lecture, du travail, il est difficile de rester longtemps inactif. Je vous prie donc de m'octroyer le privilège de vous dire certaines impressions nées de mon entrée récente dans vos murs.

D'abord, à l'idée que 400,000 habitants me contemplent, je m'incline avec respect devant la mère canadienne qui évidemment reste satisfaite des vieilles méthodes en dépit des modernes, des réformateurs. Pour du positivisme, en voilà. Nos incrédules ne veulent rien admettre que ce qu'ils voient; le fait, c'est

tout. Eh bien, si vous pouvez traverser, je ne dirai pas une rue, mais une porte sans vous heurter à une douzaine de bambins et de bambines joufflus, espiègles, sémillants, c'est plus que je n'ai pu faire, moi. Le fait est écrasant! Et la cause? Oh! on la connait. Dans certains milieux, on s'émeut du décroissement de la population; qu'on revienne aux moeurs saines de nos pères et le mal aura vite disparu. Mais passons.

Je voudrais que vos trottoirs fussent aussi exempts de reproches que vos moeurs. En maints endroits, on ne peut faire deux pas sans être victime d'un enfoncement. Partout surgissent des écueils, des dangers qu'on n'évite qu'à force de calculs, de bonds, de stratégie. Diagnostiquez mal et vous voilà perdu, ce qui n'est pas "chic" du tout. Cela jure à côté de la magnificence de vos édifices publics, de la richesse et du renom de la métropole du Canada.

Si maintenant j'entre dans les églises et assiste aux saints offices, si j'observe ces foules recueillies, ce cérémonial, cet encens, ces prières montant vers Dieu, je me sens ému, touché, édifié. Et la musique donc, qui n'aime à l'entendre? Elle vous pénètre, vous enivre, vous rend meilleur. On ne peut trop louer, encourager ceux qui nous la font ainsi goûter. Combien de personnes qu'une simple curiosité peut-être attire à l'église, se sentent touchées à l'audition d'une mélodie dont la suavité va droit à l'âme. N'avez-vous jamais senti des pleurs monter à vos yeux, votre coeur se gonfler d'une soudaine et indicible émotion aux merveilleux accents d'une musique qui entraine des choses de la terre à celles du ciel. Ce n'est pas étonnant que saint François d'Assise ait affirmé que les chants, les concerts, les plus enivrantes harmonies feront partie du bonheur des élus!

SHAKESPEARE ETAIT-IL CATHOLIQUE?

Mais, oui, assurément. Certains écrivains l'ont nié, allant même jusqu'à dire que le célèbre dramaturge n'était pas l'auteur réel des oeuvres qui portent son nom, les attribuant plutôt au vaste génie de Francis Bacon. Mais, voyons un peu. Dans les archives du Collège Corpus Christi, à Oxford, l'on conserve soigneusement un manuscrit de Sir John Davies, contemporain de Shakespeare, lequel dit que l'auteur de renom mourut le 23 avril 1616, à l'âge de 53 ans, et qu'il fut enterré à Stratford; puis il ajoute, comme à regret, "il était papiste". Voilà, n'est-ce pas, qui est assez précis.

Ben Johnson, devenu catholique au risque même de sa vie, appelait comme témoin à son mariage Shakespeare qui fut aussi le parrain de sa première enfant à laquelle au baptême on donna le nom de "Marie". Est-il concevable que Shakespeare, protestant, aurait été invité à remplir ces deux fonctions auprès d'un catholique fervent? L'eût-il voulu qu'il ne l'aurait pu, l'Eglise n'admettant pas qu'un hérétique ou un infidèle puisse répondre pour ses enfants.

Dans sa dernière pièce, Henri VIII, l'incomparable poète dénonce, à ne pas s'y méprendre, la manière honteuse avec laquelle l'Angleterre fut arrachée à sa foi par un roi brutal, à seule fin de satisfaire plus librement ses passions. Thomas Carlyle, Heinrich Heine et quelques autres écrivains peu sympathiques à l'Eglise ont admis que sans "l'ancienne religion", nous n'aurions jamais eu un William Shakespeare. Au demeurant, c'est en vain qu'on chercherait dans l'oeuvre du grand maitre un mot à la louange de la "Réforme"; et quand mourut la reine Elisabeth, Shakespeare, de tous les poètes du temps, fut le seul qui n'eut la moindre stance à la mémoire de la souveraine disparue. En voilà assez.

Quant à Milton, l'immortel auteur du "Paradis perdu", la chose n'est pas aussi claire, bien qu'à Rome où il séjourna, il reçut du pape, Urbain VIII, des témoignages de la plus vive sympathie, et que son frère, Christophe Milton, juge de la Cour des plaids communs, fut un catholique pratiquant. Quoi qu'il en soit,

et sans empiéter sur les droits de personne, ce qui n'est pas dans notre nature, disons que la plupart des grands poètes de tous les âges ont été catholiques: Chaucer, Dante, Le Tasse, Arioste, Michel-Ange, Shakespeare, Pope, Pétrarque, Dryden; et le chercheur consciencieux de se demander, pourquoi pas Milton?

PAUL DENYS.

—————: o: —————

LE PRETRE.

Avec tous les esprits sages, je m'incline en prononçant ce mot. Et pourquoi? Parce qu'une vénération d'instinct enveloppe ce serviteur de Dieu; parce qu'il est de bon conseil et de bon exemple; parce qu'il a mis sa vie au service de ses semblables; parce qu'il partage nos peines, dissipe nos doutes, ranime nos espérances; parce qu'en un mot, il représente Jésus-Christ, au nom de qui il parle, de qui il tire son autorité, sa force pour conduire l'homme à sa destinée.

Il n'est pas nécessaire d'être d'une piété transcendante pour voir les choses saintes sous leur vrai jour, ou apprécier leur valeur. Qui dira que le sentiment chrétien nuit à l'avancement matériel? La société a besoin de la religion comme l'âme a besoin de Dieu. Là où la force morale tient garnison, ces grandes choses, l'intelligence, le coeur, la volonté y trouvent amplement leur compte. Le prêtre, en inculquant l'amour du travail, du bien, prépare à la société des membres utiles. La religion qui enseigne souverainement le devoir, le but précis de la vie, qui inspire aux grands le respect des humbles et à ceux-ci le respect de l'autorité, assure la prospérité temporelle autant que le bonheur futur. Oh! il y a bien les savants aux sentences sonores, les adeptes de la science émancipatrice des hommes! les factieux qui nous rebattent les oreilles de leurs systématiques dénigrements, les plantureux prôneurs du droit des gens comme si les droits de Dieu n'existaient pas. Mais, est-il vraiment impossible d'être chrétien

militant et de rester homme de son siècle, de rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu? Assurément non. Les oeuvres du ciel n'excluent pas les oeuvres de la terre; au contraire, elles les fortifient, les relèvent, les consacrent.

A mon sens, il n'y a rien de charmant, d'admirable comme un homme droit, intègre, qui, sans forfanterie comme sans bassesse, aime Dieu et va son chemin! Où puise-t-il la force pour rester probe malgré la cupidité croissante; fidèle, loyal au milieu de tant de défaillances? Oh! à l'église sans doute, près du tabernacle, près de la chaire, du confessionnal, du prêtre! Otez aux passions humaines ce frein qu'est la foi et vous enlevez du coup la digue qui contient le torrent.

J'ai mentionné la chaire. Comme tout ce qui est inspiré d'en haut, la parole du prêtre touche, captive les entendements; même quand elle est sévère comme il le faut parfois pour réprimer le mal, on l'écoute avec respect parce qu'elle trace le vrai sentier. Voyez-vous saint Paul à Athènes, à Rome, faisant face aux philosophes, aux juges, aux orateurs de l'époque, gagnant bientôt plus de disciples qu'un Platon ou un Cicéron n'en pouvaient compter. Ce n'est pas parce qu'elle flattait l'oreille de cadences harmonieuses que sa voix était entendue. Non. Son style, plutôt irrégulier, semble n'avoir cure des ornements, des artifices; on le suit, on l'écoute parce qu'il parle avec l'accent de la vérité, parce qu'une puissance divine féconde sa parole, qu'une vertu plus qu'humaine la fait germer, fructifier pour le temps et pour l'éternité.

Ah! aidons le prêtre dans sa sublime mission, la sanctification des âmes. Laissons aux incroyants, aux révoltés, aux impies leur indifférence, leurs clameurs, leurs vains complots. Quand nous arriverons au terme de la vie, comme il fera bon de le trouver, ce ministre de Dieu, à notre chevet; de voir sa main levée pour nous pardonner, nous bénir, nous ouvrir la porte du ciel!

LE PHILOSOPHE.

Ne vous effrayez pas, gracieuses lectrices, de cet en-tête transcendant, car je ne songe aucunement à donner ici un cours de métaphysique. C'est déjà être sage que de mesurer son vol à son humble savoir. Si la raison humaine était infinie, la philosophie expliquerait tout; comme elle est finie, il faut qu'elle s'arrête aux abords des abîmes ou qu'elle y fasse naufrage. L'orgueilleux veut subordonner les conseils divins à son esprit rebelle; l'honnête homme s'applique à connaître le vrai sentier et à remplir les devoirs qui s'y rapportent. En étudiant les vérités premières, on fait donc oeuvre éminemment salutaire. Racheter le passé, utiliser le présent, préparer l'avenir, c'est le grand et triple objet de la philosophie individuelle. Combien, hélas! s'évertuent à renverser l'ordre dans le monde, à fausser le jugement, affaiblir les volontés. Ce sont ces demi-savants aux penchants vicieux peut-être qui, avec audace, dénoncent chez autrui des croyances, des principes qu'eux-mêmes n'ont point le courage de pratiquer. Le philosophe chrétien apprécie droitement toutes choses; s'il parle, c'est pour prémunir contre les aberrations du siècle, moraliser le coeur en éclairant l'esprit.

Les phases si pernicieuses de la civilisation moderne demandent que l'on établisse sur une base bien solide les convictions intellectuelles, morales des jeunes générations; et cette base, c'est l'éternelle, l'immuable vérité dont les enseignements sublimes savent rendre meilleurs et, partant, plus heureux. Il est digne d'envie celui qui, aux prises avec l'adversité, dans les circonstances douloureuses, sait trouver dans sa foi le calme, la consolation que seul le froid raisonnement ne saurait procurer. Si la grande énigme de l'au-delà pouvait émouvoir un Socrate, un Platon, combien réconfortante au vrai chrétien doit être sa croyance, appuyée qu'elle est sur l'enseignement infaillible de l'Eglise. Cela ne veut pas dire qu'il faille se désintéresser des choses présentes, se refuser les joies légitimes de la vie, car, comme le faisait remarquer un jour un prédicateur spirituel, un saint triste, c'est un triste saint!

C'est le propre du jeune âge de caresser tous les rêves; son imagination ardente parsème de fleurs le chemin où il va s'engager, mais bientôt les ronces se dressent, les réalités s'affirment, les épreuves se multiplient; c'est alors que la raison, fortifiée par la foi, prête des armes, ranime le courage pour combattre et pour vaincre. Savoir et croire, voilà en un mot la saine doctrine, le précis fidèle, consolant de tout ce qui honore l'homme dans le temps et redouble son bonheur, sa gloire dans l'éternité!

———————: o: ———————

LE PRECEPTEUR.

Tout s'enchaîne dans ce monde. Le philosophe, l'orateur, l'écrivain, voire même le rhéteur subalterne qui y va de ses petites pensées, tous se font entendre avec plus ou moins de succès sur les sujets les plus divers. Les uns instruisent, fascinent par leur génie; d'autres égayent, délassent du poids de la vie; d'autres enfin ne sont qu'ennuyeux et il ne faudrait pas les imiter. Mais chacun aime sa marchandise, sa manière de voir, de penser, d'agir. Il cherche là où son instinct le conduit. Il n'y a rien de neuf sous le soleil, mais l'appréciation individuelle des hommes et des choses, variant selon la mentalité d'un chacun, prête à ce qu'il traite un intérêt nouveau, surtout s'il dit bien ce qu'il pense et pense bien ce qu'il dit. Le pédagogue, après avoir puisé aux meilleures sources, a, certes, le droit d'être écouté; souvent il recueille des roses, parfois des tuiles, mais dans l'ensemble il règne, surtout s'il sait écarter le pédantisme si funeste au jeune âge. Le véritable savoir n'est jamais arrogant parce qu'il ne sent pas le besoin de l'être; il laisse aux orgueilleux le ton doctoral, les manières tranchantes, le soin de régenter, sacrifier tout le monde à leur amour-propre.

Combien de fois le fils du hameau, à l'esprit ouvert et attentif, travailleur consciencieux, marque son empreinte intellectuelle dans le champ des lettres! Passé maître, il ne déclame pas, il

enseigne. Son aménité comme son érudition le font rechercher, estimer de tous. Les raisonnements les plus abstraits se simplifient à sa voix. On le comprend et on l'aime. Ceci me rappelle ce que disait un jour la brillante Madame de Tesse de l'immortel auteur de Corinne. "Si j'étais impératrice du monde, s'écriait-elle avec une naïveté charmante, je demanderais à Madame de Staël de me parler tout le temps". Oui, oui, là où l'esprit se manifeste, l'oreille se tend, le coeur se dilate; on veut faire bien si l'on faisait mal, et faire mieux si l'on faisait bien.

Qui n'aime à repasser dans sa mémoire les sages conseils des maîtres du style comme de la raison. Ici, c'est le doux Fénelon qui, dans son célèbre Télémaque, forme le caractère de son élève, le Duc de Bourgogne; plus loin, c'est Aristote instruisant Alexandre de ses profondes maximes, le préparant ainsi à l'oeuvre éminente d'un grand roi. Voyez encore Phocion dissertant, non pour la gloire qu'il dédaigne, mais pour le bien qu'il cherche; Platon qui, dans ses "pédagogismes", énonce, enseigne, applique les principes de la plus haute sagesse; et, en des jours plus rapprochés, Bossuet qui, à part sa tendre sollicitude pour le dauphin, sait mettre en garde le Roi-Soleil lui-même contre l'excès de sa grandeur, de sa puissance.

On parle beaucoup dans le temps où nous sommes d'énergie physique, de développement corporel, ce qui est très bien: l'exercice forme l'athlète comme la bataille le guerrier; mais encore faudrait-il ne pas négliger le côté moral de l'être, le "mens sana in corpore sano". La jeunesse a besoin d'une prudence attentive pour ne pas sortir du vrai sentier. A l'éducateur éclairé de bien combiner toutes choses. Donnons des muscles solides, de la vigueur à tous les membres du corps, mais aussi de la clarté à l'intelligence, du savoir à l'esprit, du courage au coeur. Virilité et vertu! oh! si nous marchons dans cette voie, bien sûr que nous pourrons prendre notre place parmi les peuples, aspirer sans crainte aux plus hautes destinées! Magister dixit.

LE CALENDRIER.

C'est déjà savoir quelque chose que de savoir qu'on ne sait pas. Moi qui vous parle, gentilles lectrices, je me demandais comment furent baptisés les mois de l'année, et aussi pourquoi on a fait février si fluet alors que ses congénères se prélassent dans une ampleur relative. Est-ce qu'on avait à se plaindre de l'humeur grincheuse, inégale de ce dernier, qu'on l'a ainsi dépouillé, ou bien voulait-on simplement qu'un autre profitât de ce petit larcin? C'est ce que nous verrons tout à l'heure. En attendant, disons que des calendriers, par toute la terre, il en a plu quantum satis! Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Turcs, voire même les sauvages avaient une manière à eux de déterminer les saisons, ces derniers calculant la marche du temps sur la floraison des plantes, la chute des feuilles, la migration des oiseaux. Dans les siècles reculés, on était loin de s'entendre aussi sur le nombre de jours, de mois devant former l'année et la date c celle-ci devait commencer.

Le calendrier romain inventé par Romulus ne contenait que dix mois. Numa, son successeur, ajouta les deux autres. Les Juifs et les Grecs avaient treize mois de vingt-huit jours. Le calendrier Julien, suivi jusqu'à sa réforme par le Pape Grégoire XIII et encore en usage chez les Grecs et les Russes, est, comme on le sait, de 12 jours en arrière sur le calendrier grégorien. Je passe sous silence le calendrier républicain adopté par la convention nationale et aboli par Bonaparte; aussi le catalogue positiviste imaginé par Auguste Comte et dont chaque mois était consacré à une grande période de l'histoire.

Voici maintenant, d'après les renseignements puisés aux meilleures sources, l'origine de la nomenclature des mois telle qu'elle existe aujourd'hui:

1. Janvier tire son nom de Janus, roi du Latium, auquel ce mois était consacré. Il commence l'année depuis l'introduction du calendrier grégorien en 1564.

2. Février vient de Februus, une ancienne divinité latine.

Les Romains lui accordaient 29 jours, mais quand le Sénat eût décrété que le huitième mois s'appellerait "Augustus" en l'honneur de l'empereur Auguste, un jour fut pris sur février pour en parer août. Février n'a jamais pardonné l'affront; c'est pourquoi, sans doute, il est resté si maussade, si prodigue de ses bourrasques.

3. Mars, bien sûr, est sorti de la planète de ce nom.

4. Avril vient du latin "aperire", ouvrir. C'est le temps où la terre ouvre son sein pour recevoir les semences.

5. Mai, dérivé de Maïa, mère de Mercure.

6. Juin, emprunté de la déesse Junon.

7. Juillet, nom donné par Marc-Antoine en l'honneur de Jules César, né le 4 de ce mois.

8. Août, Auguste.

9. Septembre, du latin "september".

10. Octobre, de "octo", huit; le huitième mois de l'année romaine qui commençait par mars.

11. Novembre, latin "november". C'est l'époque où l'aquilon souffle, les feuilles rafalent, la campagne se flétrit, l'âme se recueille.

12. Décembre, "decem", dix; le dixième mois sous Romulus; le douzième et dernier mois sous

PAUL DENYS.

LE RIRE.

La sagesse en nos jours
A sur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu
La faculté du rire!

Ah! bien non, par exemple, Voltaire qui dit ça, pouvait avoir raison d'être sombre, cynique même parfois; mais de là à renier, même au nom de la sagesse, tout sentiment de gaieté, il y a tout un monde. Le rire est le propre de l'homme; plus on est sage, plus on le cultive, car il est sain, recommandable et pour le corps et pour l'esprit. "Laugh and grow fat", disent nos voisins toujours pratiques. Défiez-vous de la vertu qui ne connait pas le sourire, déclare un critique. C'est Homère qui, avec emphase, nous parle du rire si délectable des dieux, et, après lui, Shakespeare qui veut qu'un coeur allègre fasse toute sa tâche alors qu'un fâcheux succombe dès la première heure.

Voyez l'homme bon, qui a foi en Dieu et en lui-même, comme il est grand, calme, même au milieu des épreuves. Placez à côté le grincheux, l'atrabilaire, l'hypocondre avec ses allures bizarres, son humeur farouche, et vous saisirez de suite le manque de sens de ce dernier.

On cite Fontenelle qui, parait-il, ne riait jamais, pas plus qu'il ne pleurait; un bon mot toutefois, échappé à l'improviste, le déridait légèrement, ce qui est déjà quelque chose. En effet le sourire est infiniment gracieux. C'est lui que l'on trouve d'ordinaire sur les lèvres de l'élégante qui s'y entend dans l'art de plaire comme aussi d'apprécier. L'incompris ne sourit jamais; le fat ne sourit qu'à lui-même. Les femmes possèdent toute la gamme des sourires. Elles en ont qui provoquent, qui glacent, qui déchirent, qui enivrent. Certains hommes rient comme des coffres, les lèvres fort ouvertes et aux éclats. Les censeurs rigides les répudient; mais entre eux et ces êtres muets, moroses éternellement en proie aux périls, aux alarmes, je préfère les premiers. Ah! avant tout et pardessus tout, donnez-moi le franc sourire des honnêtes gens; cette douce affabilité qui va droit au

coeur parce qu'elle en vient; c'est un philtre qui réconforte, une caresse, un rayon qui dissipe les nuages, vous console et vous fortifie.

Il était très spirituel ce prêtre, à qui un jour, un paroissien mal conformé vint se plaindre, à l'issue d'un sermon établissant que Dieu avait bien fait toutes choses. Voyez donc cette bosse que j'ai sur le dos, dit l'infirme; appelez-vous cela bien fait? — Comment, réplique le curé, en l'examinant, vous vous plaignez de votre "éminence"; mais cette bosse, elle est superbe, elle est parfaite, vous jetteriez les hauts cris si on vous l'enlevait. Voulez-vous un "enfoncement" à la place? — Non, non, jamais, s'écrie le déformé. — Eh bien, alors, soyez content.

Remis de sa déconfiture et fort de ses nouvelles lumières, le pauvre hère, rendu chez lui, se prit à rire comme seul un bossu sait le faire.

PAUL DENYS.

TABLE DES MATIERES.

	Pages
Le travail	5
Correspondance	7
A la campagne	9
L'exposition de Chicago	12
Tribune libre	14
Le printemps	15
L'amitié	16
Communication	17
Dans l'Eden	18
Correspondance	19
Le règne de Paul	20
Communication	22
Les temps sont changés	23
La vie	25
Le salut est dans la vérité	27
A Cacouna	28
Menus propos	31
Fantaisie	32
Le bonheur	34
La plume	35
"Mon oncle Paul"	37
A un journal de Montréal	38
Les lettres	39
La guerre	40
Réponse à un "Toast"	41
Extrait d'un article	43
Shakespeare était-il catholique?	45
Le prêtre	46
Le philosophe	48
Le précepteur	49
Le calendrier	51
Le rire	53